

## XI

## DES SUCCÈS ET DES DISGRACES.

Quelquefois l'instituteur est heureux en tout : la docilité des enfants, la sage coopération des pères de famille, le bon esprit dont la commune est animée, sèment de fleurs sa rude carrière.

Lorsque tout semble vous sourire, et que le succès couronne vos efforts, remerciez la divine Providence ; mais demandez-lui des forces nouvelles.

Car le succès inspire trop souvent aux jeunes maîtres une sécurité fatale. On attribue à son propre mérite ce qui n'est dû souvent qu'à un favorable concours de circonstances. On s'endort dans la confiance qu'on s'inspire à soi-même. On ne demande plus de conseils, et bientôt l'on s'égare.

D'ailleurs, quand on réussit, on ne voit guère autour de soi que des visages riants ; sans cesse, partout, on reçoit des félicitations ; la malveillance se cache ou ennuie, pour mieux réussir plus tard, les dehors de l'adulation.

Comprenez tout ce que les succès ont d'étonnant et de dangereux. Soyez-vous à vous-même un censeur sévère. Lorsque vous serez généralement reconnu comme un maître habile, consciencieux, irréprochable, astreignez-vous aux mêmes efforts que si vous étiez encore un instituteur novice, dont la réputation et l'existence seraient à la discrétion du premier venu.

Grâce à cette inquiète attention sur vous-même, votre prospérité sera durable, ou, si quelque événement inattendu vient à la troubler, votre conscience restera tranquille.

Redoublez de zèle, surtout si des mentions honorables et des médailles, décernées par l'autorité, viennent jeter de l'éclat sur votre modeste existence. N'attribuez pas ces succès à votre mérite, mais à la bienveillance de vos juges. Regardez-les moins comme la récompense de ce que vous avez fait, que comme un encouragement à faire mieux. Songez qu'on attend de vous davantage, depuis qu'on vous a ainsi assigné une position exceptionnelle au-dessus de vos égaux.

Mais autant je vous engage à être modeste dans les succès, autant je vous recommande la fermeté dans les ennuis et dans les disgrâces, presque toujours inséparables de votre profession.

Quelquefois ces ennuis sont bien amers. Vos intentions sont méconnues, vos efforts ne sont pas secondés, l'autorité vous abandonne, les parents vous contrarient, les enfants sont indifférents ou même rebelles à vos soins. Vous êtes sans cesse en mouvement, et rien n'avance : vous êtes de fêtu, et autour de vous tout est de glace. Vous vous demandez tous les soirs, toutes les semaines, tous les mois : "Qu'ai-je obtenu ?" et votre conscience vous répond avec douleur : "Rien."

Sans doute, cela est pénible ; mais gardez-vous bien de vous décourager. Le découragement provient toujours ou de petitesse d'esprit ou de faiblesse d'âme ; le découragement ôte à l'instituteur toute l'énergie dont il a besoin, et le renferme dans un cercle fatal dont il ne peut plus sortir. Il se décourage parce qu'il ne réussit pas, et il ne peut réussir parce qu'il est découragé.

Il n'est rien dont ne vienne à bout une volonté forte ; c'est à la persévérance qu'appartient la palme. A force de patience et de courage, vous dissiperez les prévention, vous vaincrez la paresse, vous lasserez le mauvais vouloir ; et plus votre triomphe vous aura coûté, plus il sera honorable.

Une plus dure épreuve vous est peut-être réservée.

Quelquefois, sur des prétextes assez légers, et souvent même étrangers à la manière dont l'instituteur remplit ses fonctions, une partie des habitants de la commune lui déclarent une guerre injuste.

La malignité de ses ennemis va jusqu'à la fureur. Ils

contraignent, par toute sorte de moyens, les gens paisibles de s'associer à leurs complots ; ils se mettent en état d'hostilité avec quiconque protège l'instituteur. La discorde fait tous les jours des progrès. Les amis, les voisins, les parents se brouillent. Les invectives sont rapidement échangées ; la médisance les propage, la calomnie les envenime. Il n'est pas de ressort qu'on n'invente. Pour faire croire que l'instituteur a perdu la confiance des familles, les parents, par un hiver rigoureux, envoient chaque matin leurs enfants à quelque école bien éloignée, au milieu des neiges. On fouille et on calomnie son passé pour détruire son avenir. Un léger mouvement de vivacité, oublié depuis vingt ans, est représenté comme un acte de férocité brutale ; les actions les plus innocentes deviennent l'objet des imputations les plus graves.

Dans cet état d'irritation, on ne sait aucun gré à l'instituteur de sa conduite, quelle qu'elle soit ; il a tort, s'il se tait ; il a tort, s'il parle. Se défend-il, on se plaint avec emportement, comme si c'était lui qui attaquait ; reste-t-il tranquille, se repose-t-il de tout sur la justice du préfet et du conseil départemental, on en conclut qu'il se reconnaît coupable, et on prétend que son silence est un aveu. On lui impute tout le bruit qui se fait à son occasion, et on l'accuse de tout le désordre qu'on a soulevé pour le perdre. "Il est incroyable, dit-on, que pour un seul homme toute une commune soit en feu." Si ses juges reconnaissent son innocence, on accueille cette décision avec des cris de fureur, et l'on espère qu'à force de renouveler les dénonciations, on finira par les faire triompher.

A de telles attaques, vous opposerez une patience et une douceur inaltérables. Mais si elles se prolongent, que ferez-vous ? Persisterez-vous à vous maintenir dans une commune où votre présence est une cause incessante de divisions ? Il est des cas où vous devez rester. Si votre moralité est attaquée par la calomnie, céder serait un acte de faiblesse : vous auriez l'air de vous reconnaître coupable. Mais s'il ne s'agit que d'incompatibilité de caractère, et si de sages amis vous conseillent de céder à la circonstance, croyez-les, demandez à l'autorité de vous placer dans une autre résidence où votre repos puisse se concilier avec l'accomplissement de votre devoir.

Sans doute, il en coûte de renoncer à des liaisons honorables, de s'arracher à des lieux qu'on aime, de voir se dissiper de doux rêves d'avenir : la séparation est cruelle ; mais après l'amertume de ce premier moment, on jouit avec délices du calme qui succède à l'orage ; le nouveau séjour qu'on a choisi s'embellit des charmes de l'ancien, et n'en reproduit ni les ennuis ni les dangers.

Partout où vous irez, Dieu sera avec vous, si votre âme reste digne de sa présence. Partout où l'honnête homme peut remplir avec succès une tâche honorable, il ne doit pas se croire exilé. Sa véritable patrie est partout où l'on sait apprécier sa vertu et où il peut la rendre utile.

TH. BARRAU.

(A continuer.)

## EXERCICES POUR LES ÉLÈVES DES ÉCOLES.

## EXERCICES DE GRAMMAIRE.

## Compléments des verbes.

Dictée.—On dit que les planètes sont en *conjonction*, quand elles passent l'une devant l'autre de manière que la plus éloignée disparaisse à nos yeux en ce moment. Les trois planètes Mercure, Vénus et Mars se trouvent extrêmement voisines l'une de l'autre. Elles sont en même temps, peu éloignées de Jupiter ainsi que du soleil ; et, le 17 février, la lune, à son tour, viendra les rejoindre. Malheureusement, ces divers astres, devant se coucher avec le soleil, le phénomène de leur *conjonction* ne sera guère visible pour les gens du monde qui regretteraient de ne pouvoir contempler ce curieux spectacle.